

rappelle l'âge d'or de la *Nouvelle-France*. Le voyageur, qui arrive du fracas turbulent d'une Babylone moderne, croit se trouver tout-à-coup transporté dans quelque Utopie lointaine où règnent la simplicité et le bonheur.

Au printemps et aussi durant l'été, la paroisse de Ste-Anne secoue la léthargie où elle a été plongée durant le long hiver, et présente une scène des plus vivantes. Des pèlerins de tout rang et de toute condition encombrent la rue ; matrone et jeune fille, prêtre et laïque, jeunes et vieux, les tristes et les joyeux viennent ici en groupes pleins d'ardeur, mais aussi pleins de recueillement, aux pieds de la Bonne Sainte Anne. Des prières s'élèvent, des cantiques résonnent quand le jour a baissé ici ou dans le calme du matin, et les pèlerins reprennent la route de leur demeure, conservant dans leur âme une douce vision de la paisible beauté de la nature en cet endroit privilégié. Ils se rappellent ce qu'est la nature, à Ste-Anne, avec ses côteaux vaguement perceptibles parmi les ombres de la nuit, ses côteaux qui redisent les traditions de plusieurs siècles, avec sa rivière ensoleillée, avec ses mœurs villageoises qui respirent l'antiquité, et pardessus tout, avec ce quelque chose d'indescriptible, qui n'est pas de la nature, mais au-delà et au-dessus de la nature ; je veux dire ce spectacle solennel de milliers d'âmes croyantes, bravant les froides moqueries d'un monde infidèle, et adressant du cœur des prières qui s'élèvent aussi sûrement à Dieu que le soleil se lève le matin sur le sommet des montagnes. Le chant, le son de l'orgue, et le murmure des voix des pèlerins s'évanouissent, mais le voyageur que les eaux bleues du St-Laurent ont conduit vers ce sanctuaire au pied de la colline, garde durant sa vie entière l'impression de ce qu'il a vu et entendu.